

## **Les métamorphoses contemporaines dans la culture Incidences sur la clinique psychanalytique**

### **Renato Seidl** **Ouverture**

La Journée a été ouverte sous le signe de la continuité avec les lectures suivantes :

« Les jeunes d'aujourd'hui aiment le confort, l'argent, et la paresse par dessus le marché. Ils ne veulent plus se marier, et s'ils sont mariés, élever une famille. C'est tout au plus s'ils consentent à avoir un ou deux enfants afin de mieux savourer le moment présent. »

« La jeunesse d'aujourd'hui est pourrie jusqu'au tréfonds. Mauvaise, irréligieuse et paresseuse. Elle ne sera jamais comme la jeunesse du passé, et sera incapable de préserver notre civilisation. »

La première citation est de Polybe, en 200 avant Jésus-Christ, et la deuxième une tablette d'argile babylonienne, il y a 5000 ans.

Puisque nous avons parlé des changements au XXIème siècle, je voulais commencer par le rappel de la persistance. D'autant plus qu'à la veille j'entendais un commentaire à la radio qui parlait de la déculturation de la jeunesse actuelle. Quelque chose du XXIème siècle ressemble curieusement à 5000 ans en arrière.

Ensuite j'ai mentionné quelques discontinuités qui feraient écho durant la Journée.

La première est autour de la mort.

Un monsieur de presque 90 ans, souffrant de Parkinson a demandé à son fils médecin : « Lorsqu'on a le cancer on finit par mourir mais le Parkinson ne tue pas. Comment fait-on pour mourir lorsqu'on a le Parkinson ? ».

Voilà une question qui était plus rare au XXème siècle et qui devient plus fréquente au siècle XXI :

« Comment fait-on pour mourir ? ».

J'ai dénombré quelques questions fréquemment adressées aux psychanalystes.

« Comment on fait pour maigrir ? »

Les discours se transforment avec les mutations des structures.

Le changement du système de parenté n'interpelle pas moins les ethnologues que notre pratique.

Un patient disait que dans son travail on trouvait que sa situation n'était pas normale car depuis 20 ans il était marié à la même femme.

Il est séparé maintenant.

Normalisé.

Nous devenons les témoins de renversements qui renverseraient Nietzsche.

La Journée de samedi n'était pas suffisante pour effleurer toutes les transformations qui se profilent devant nos yeux : dans la fécondation, la sexualité, les micropolitiques, l'enseignement, le travail, les migrations et déplacements, la technologie. Tout change lentement ou par rupture, les symptômes changent et la psychanalyse se transforme.

Et il faut des mots pour désigner ces changements.

« Que faire avec les bébés au Frigo ? ».

« J'ai un frère fils de mon papa et de ma maman comme moi, j'ai deux frères qui sont les enfants de l'amoureux de ma maman et une sœur qui est la fille de l'amoureuse de mon papa ».

Mais la psychanalyse du XXIème siècle ne sera plus la même que celle d'il y a un siècle en arrière.

Les métamorphoses actuelles auront un impact sur nos concepts.

La pratique psychanalytique aussi a changé. La praxis lacanienne ferait frémir Freud sur son canapé.

Les changements actuels demandent des concepts. Nouveaux ?

Reste la question: « Quel serait le destin du discours psychanalytique lacanien au XXIème siècle ».

Lacan a étudié les concepts psychanalytiques jusqu'à ses dernières racines.

Il les reproduisait sous toutes les coutures, cherchant les connexions, les parallèles, les associations, les condensations et fusions possibles. Il cherchait d'autres façons de nommer ce qui risquait de se vider à force d'être répété de façon automatique.

Le cas le plus connu c'est le concept d'inconscient, le plus important des concepts, pour lequel il essayait de trouver des signifiants alternatifs dont la « Bévée ».

La « Jouissance » prenait la place de pulsion.

Et nous ? Courrons-nous le risque de vider les concepts lacaniens à force de les répéter aveuglément?

**Rose-Paule Vinciguerra**  
**Compte-rendu conférence de Lausanne du 3 Septembre 2011**

L'ordre symbolique au XXI<sup>ème</sup> siècle. Il n'est plus ce qu'il était. Quelles conséquences pour la cure ? L'ordre symbolique, défini par Lacan à partir de l'inconscient structuré comme un langage, et dont la clé de voûte était la métaphore paternelle, a été celui qui coïncidait avec la « subjectivité de l'époque » alors organisée autour d'un signifiant-maître. Le symbolique, Lacan l'a ensuite conçu comme défense contre le réel de la jouissance, contre un réel lui-même posé hors de ce qui est symbolisé. Puis, à partir d'une remise au travail de ses avancées conceptuelles, Lacan est allé jusqu'à concevoir une relation primitive du signifiant et de la jouissance. Pour en arriver à la fin de son enseignement, à reconnaître au réel la suprématie sur le symbolique alors incarné dans la matière de *lalangue*, lalangue étant un ensemble inconsistant et virtuel que chacun « parle pour soi », quoique pas sans le corps. Ce déplacement du symbolique, effet du remaniement théorique propre à une recherche authentique, celle de Lacan n'est pas sans conséquences sur la direction de la cure où il va s'agir désormais de repérer ce qui se répète et ne parle pas et il n'est pas sans conséquences non plus sur l'interprétation. Dans le même temps, il reflète ce qui appert des bouleversements de la civilisation.

Il importe donc d'en mesurer l'empan dans le social. Et de fait, le discours capitaliste a défait les identifications à l'idéal. Globalisation et démocratie ont abrasé tout signifiant-maître ultime comme tout ce qui s'ordonnait selon les lois de la parole. Désormais, la jouissance est infiltrée en tous lieux mais cela même est masqué dans le discours. Que sont donc devenues nos sociétés ? A côté des sociétés qui trouvent refuge dans le fondamentalisme (là où a régné le culte de nom unique divin), celles-ci ont pris la forme logique du *pas-tout*, un pas-tout dans lequel la multiplicité inconsistante a remplacé l'ordre symbolique régulé par le Nom-du-père.

Les conséquences en sont notamment l'affrontement des sujets à ce que la jouissance a de non négativé. Il en résulte un autisme de la jouissance. Car, au-delà de la montée au zénith de l'objet a et du règne du fragment pulsionnel dans tous les registres de la vie sociale et individuelle, au-delà de ce crescendo de plus de jouir asexués où sourd l'empire de la pulsion de mort, ce qui s'avère, ce sont les formes multiples du pas-tout, idéaux parcellaires, formes multiples de ségrégations, remaniements fragmentés des corps, exploration illimitée des possibles... Cet empire du pas-tout excède tout ordre phallique et même la résistible ascension des objets a qui restent des « en-forme de A ». Et l'illusion de communautés de jouissance qui feraient néo-garantie symbolique n'y fait en rien rempart.

Ce qui s'en reconfigure des symptômes n'est plus désormais classé selon des entités cliniques mais se trouve réparti selon des formes sociales inédites. Celles-ci ont surgi sur fond de déclin du père (enfant en danger ou dangereux), de société de consommation (bonjour anorexie-boulimie), de crise dans la question du réel (extension des dépressions). Sans compter les formes issues de l'illusion que fait prévaloir la science, celle d'une nature censée pouvoir engendrer une néo-humanité et avec elle un nouveau réel censé maîtriser tout le symbolique.

Et de fait, si le symptôme au sens analytique du terme a toujours nécessité d'être délimité au début d'une analyse, aujourd'hui il est aujourd'hui souvent à extraire des identifications aliénantes maçonnées par les nouvelles guises de la jouissance dans la société.

Et ce ne sont ni l'abrasion du sens par la biochimie ou la pédagogie cruelle des comportementalistes, ni le dégoulinage de sens en veux-tu en voilà des thérapies de parole, qui peuvent en rendre compte. Car les symptômes sont articulés en signifiants et ils sont aussi bien symptômes du non rapport sexuel.

Dès lors, l'analyste lacanien ne se réfugie pas dans l'éternité de l'inconscient de papa, ni ne se fait dupe du progrès en collaborant avec un système *how to*. Il n'est pas dupe non plus des conséquences prétendument prédictibles des progrès du discours scientifique sur la psyché.

Ainsi l'analyste ne traite-t-il ni par le savoir ni par le S1. Mais comment faire si l'ordre symbolique a pâli au regard de la jouissance en jeu, si le rapport des sujets à la jouissance en fait des Uns disjoints ? L'analyste a aujourd'hui à faire exister le rapport symbolique entre S1 et S2, à rendre « amoureux de son inconscient » comme l'a dit un jour Lacan. Car seul désormais le transfert permet à l'Un tout seul d'entrer en relation avec l'Autre.

Mais encore ? L'analyste qui croit au symptôme, a, de ce fait, à faire croire au symptôme, cette « façon de jouir de l'inconscient en tant que l'inconscient le détermine », au symptôme en tant qu'événement de corps. Contre les lectures uniformisantes du symptôme faites par les réducteurs de têtes, il se fait alors le complément du symptôme qui lui est adressé. Ce faisant, il lui faut déranger - et non signifier - la défense que constitue l'impératif de jouissance du surmoi.

Et si à la fin d'une analyse, c'est le Phallus qui est le résidu, le point de jouissance ineffaçable du sujet - au-delà même de la question du père -, l'analyste qui a effectué la nomination du symptôme comme celle du fantasme, a à faire surgir celle du *sinthome* qui s'opère du rebroussement du point de fixation de jouissance. Il a à amener le sujet à reconnaître, à la fin, la part irréductible de son sinthome pour que celui-ci s'en débrouille et s'emploie à ré-enchanter son monde. Mais tout cela suppose que l'analyste ait pris au sérieux ce que Lacan disait de lalangue et de l'interprétation qui, au-delà de l'effet de sens produit par l'équivoque, aurait aussi « effet de trou ».

Quelles conséquences immédiates s'en sont déduites lors de cette journée ? S'il s'agit toujours de subvertir la donne du discours dominant- que l'on travaille avec des enfants agités, avec des toxicomanes ou dans les prisons -, il ne suffit pas de dénoncer ni même de s'opposer institutionnellement aux pratiques autoritaires. Il ne s'agit pas non plus de procéder par généralisations interprétatives à partir de symptômes en apparence identiques. « L'addiction » à des achats compulsifs chez une jeune femme riche ne peut être mise sur le même plan que l'addiction d'un homme toxicomane en proie à une angoisse de castration massive. Les enfants hyper-actifs doivent être écoutés et entendus un par un car, comme le disait en substance Freud : il faut toujours aborder un nouveau cas comme si l'on n'avait rien appris des cas précédents. Il s'agit toujours en effet de dire comment nous faisons émerger la question du sujet qui parle. Au-delà de l'histoire du sujet dans le profil du cas relaté, il s'agit de repérer la particularité du symptôme analytique et la mise de jouissance qu'il recèle, en partant des énoncés singuliers que le sujet a pu « lâcher » à son corps défendant. Il s'agit donc de savoir où l'analyste a fait coupure, comment il a pu déranger la défense, comment son interprétation a pu faire « résonner une signification vide ». Mais aussi comment il peut rendre raison de ce qu'il a fait. Il importe plus que jamais, en ce début du XXIème siècle où tant de forces s'emploient à étouffer la voix des psychanalystes, de pouvoir faire pièce concrètement aux solutions prônées par des praticiens aux expédients *ready made*. En exposant notre pratique à partir de ce que nous avons nous-mêmes appris dans notre analyse du réel et de l'inconscient, celui-ci fût-il, ainsi que Lacan l'a dit à la fin de son enseignement, une hypothèse construite à partir du trou dans le réel. Ce n'est qu'à cette condition que nous aurons une chance de faire reconnaître, à ceux qui la contestent, l'efficace et la dignité de la psychanalyse.

### **Beatriz Premazzi**

À partir du constat d'un profond bouleversement dans le leadership de nos sociétés, j'interroge la position de l'analyste à travers trois vignettes de ma pratique. Le discours de JAM à Comandatuba est ma source d'inspiration pour parler de la différence entre le sujet freudien et le parlêtre lacanien. Si le sujet freudien était doté d'un inconscient déterminé par les signifiants maîtres issus tant du discours familial que de la civilisation qui l'avait vu naître, cet inconscient travaillait et l'analyste interprétait le refoulé, déchiffrait le symptôme comme message. Le parlêtre lacanien ne travaille pas, il grouille, bouillonne, infecte. Le symptôme est plus un signe qu'un message. En quoi cela affecte-t-il la position de l'analyste ?

### **Lynn Gaillard**

Gérald Berthoud, anthropologue, dans un texte très dense, nous parle du rôle que joue la vie sociale dans la vie humaine. La « modernité » selon les théories dominantes dans les sciences sociales se définit comme un mouvement de libération individuelle contre les enchantements, voire même le passé, dans une progression constante vers un idéal tout-puissant, celui d'un individu autonome, faisant des choix selon des exigences rationnelles. Il a critiqué cette théorie, en démontrant que dans tout cadre réductionniste de considérer l'être humain, son épaisseur disparaît. Il nous donne des pistes pour réfléchir sur le malaise actuel, et pose des questions spécifiques concernant la continuité/discontinuité dans notre façon de concevoir l'Homme.

### **Daisy se Avila Seidl**

#### **Domaine du regard et discours de la science**

Les deux présentations de Anne Edan et Mathilde Morisod Harari, convoquent la pulsion scopique et les demandes faites à la science comme solution au malaise existentiel.

Pour échapper au regard envahissant maternel, la patiente de A. Edan devient « écart », sous la forme d'une hospitalisation, pour poser des questions concernant son être : « Qui suis-je ? ». Cette ouverture à l'être ne pouvait pas se faire où elle était plongée auparavant : sous la dictature de la vision maternel menaçant sa part d'intime et de secret. Est-ce que notre civilisation du regard péjorerait cette problématique ?

La demande faite à la science de transformation de son corps sexué mâle, pour devenir une fille, à partir de son désir inavoué, jusque-là, pour les garçons, après sa quatrième tentative de suicide, met l'équipe dans la sidération. Qu'est-ce que la psychanalyse peut apporter dans ces cas de plus en plus nombreux, où contrairement à ce qui disait Freud, l'anatomie ne serait plus le destin ? Comment traiter la demande de contrarier le programme biologique comme solution au malaise du parlêtre ?

## **Jacqueline Nanchen**

Les deux interventions réunies sous la rubrique « déranger la défense ? » énumèrent de façon minutieuse certains points de croisement, des métamorphoses dans la culture et de la psychopathologie.

1) Marc-Antoine Antille s'interroge « pourquoi tant de demandes de bilan TDAH ? »  
Le vouloir jouir de la gratuité et des commodités d'une « simple » médication (mode contemporain du tout et tout de suite) se conjuguent avec un « refus de savoir ». « Ici la demande de bilan opère comme une défense » et la Ritaline, conclut M-A A., permet de « faire l'impasse sur deux malaises : ce qui cloche pour le sujet et ce qui dysfonctionne dans la famille ou la société »

2) Nelson Feldman, à travers deux cas, interroge la clinique actuelle : « pourquoi un tel regain des addictions ? »

N.F note d'abord qu'il y a un dénominateur commun aux addictions, c'est la « perte de contrôle et la jouissance sans limite » et il ajoute que « le marché capitaliste promeut une injonction de jouissance : tous consommateurs ». Alors « comment est-il possible de réguler la jouissance ? »

Le 1er cas celui de Mlle F et ses « achats compulsifs », N.F. dérange la défense en s'esclaffant de voir des chaussures si onéreuses et pourtant tellement banales. En effet N F. ne va pas dans le sens de la communauté où se voit Mlle F, celle de « sa génération dorée ».

Le 2ème cas traite d'une problématique de consommation de cocaïne et d'alcool de M. P pour décharger la tension générée par son travail et sa relation affective. Mais alors : « la solution devient problème » et ce n'est qu'à ce moment que peut commencer un travail thérapeutique. Ici, c'est la vie elle-même qui est venue déranger la défense avec l'éclosion d'un sentiment de honte.

### **Conclusion**

Dans cette rubrique les différentes modalités du sujet de se défendre contre le réel ont un point commun : ce sont toutes des pratiques de consommation c'est-à-dire une opération sur le réel qui ne passe pas par la voie de la parole. Une foncière méconnaissance en résulte qui maintient l'unité du moi en même temps que la consistance de l'Autre (cf M.-A. A. « deux malaises »).

Il s'agit d'une tentative d'attraper le réel, par le réel d'un objet (Ritaline, chaussures, drogue), mais, tentative malgré tout soutenue par un épinglage symbolique (diagnostic de TDHA, identification à la fille à papa, identification au toxicomane). Ce sont des réponses dans le registre de la signification avec des effets de sens permettant au sujet de faire barrage à toute division subjective.

Ce que Lacan nous propose, c'est d'aller déranger le sujet dans sa défense par rapport au réel, à ce qui cloche. C'est une clinique de la séparation.

## **Véronique Voruz**

"Le droit structure le réel. Le domaine juridique connaît des transformations radicales d'au moins trois ordres intéressant la pratique psychanalytique comme sa théorie:

1) La signification de la responsabilité pénale se détache de plus en plus de l'univers de la faute et de la responsabilité. Cela se manifeste par une réorganisation du droit pénal autour du signifiant 'incivilités' ainsi qu'un appel à la science (génétique et neurosciences) pour dépister les individus 'susceptibles' de dangerosité, les antisociaux.

2) Comme le démontre Gérard Wajcman, la mise sous surveillance généralisée (vidéo-surveillance, listes de dépistage multi-factorielles, banques de données diverses) entraîne des effets de sujets inattendus: dissolution des effets surmoïques du regard, exhibitionnisme corrélé à l'impossibilité d'être hors-champ. Par ailleurs la substance de l'image est l'écrit.

3) La reconnaissance par le droit de la famille de multiples modalités de faire couple et d'être parents remet en question la nature de la parentalité: est-elle biologique, génétique, symbolique? A quoi sert un parent, combien en faut-il, etc.

L'étude précise de ces transformations enseigne la psychanalyse quant à la structure de la civilisation du 21ème siècle avec ses sujets en réseaux, les flux (informationnels, de capitaux, de personnes) s'étant substitués aux territoires nationaux."

**François Ansermet**  
**Au-delà de la crise du symbolique?**

*Quelques notes à propos du colloque de l'ASREEP-NLS du 3 Septembre 2011 à Lausanne : « Les métamorphoses contemporaines dans la culture. Incidences sur la clinique psychanalytiques ».*

Comment caractériser notre époque ? Sommes-nous vraiment face à une métamorphose dans la culture ? Ou chaque époque entretient-elle à la fois une inquiétude perplexe quant à l'avenir et un rapport nostalgique au passé, finalement des formes de solitude du sujet face à sa condition de mortel qui le laisse finalement potentiellement sans recours ?

S'il y a une caractéristique de notre époque qui a traversé les exposés présentés, c'est celle d'une généralisation du plus de jouir – une exigence de jouir qui impose son rythme de façon tyrannique, jusqu'à déboussoler complètement un sujet qui se retrouve sans autre repère que cet impératif de jouissance. Le sujet déboussolé, comme le pointe Jacques-Alain Miller à partir de Lacan dans son exposé à Comandatura<sup>1</sup>, c'est ce qui caractérise l'époque dite postmoderne ou hypermoderne : « les sujets contemporains, postmodernes, voire hypermodernes sont des désinhibés, néodésinhibés, "desamparados", désemparés, déboussolés ». Jacques-Alain Miller se réfère dans ce texte à Lacan lorsqu'il signale que nous sommes entrés dans l'époque de la montée au zénith social de l'objet a, qui vient prendre le pas sur les repères symboliques et les Idéaux aussi bien. On serait ainsi bel et bien entrés dans l'époque du a I, sans autre repère que ce qu'exige la tyrannie d'un objet plus de jouir qui s'impose au sujet en le désubjectivant, le laissant sans histoire, sans récit porteur, sans but, hors temps, dans l'errance face à la perte de toute transmission symbolique, dans un monde sans repères ni loi, pris par une sorte de forclusion généralisée qui oblige en effet à revoir nos repères cliniques.

En effet, la question qui a orienté nos discussions a été celle du statut de la pratique clinique à l'époque de la généralisation du plus de jouir. Quelles conséquences pour la pratique ? Qu'est-ce que nous en avons entendu dans les cas présentés ? Quelle clinique au temps de la postmodernité, de l'hypermodernité ?

La condition postmoderne, c'est celle de la disparition des grands récits : c'est ainsi par exemple que Lyotard la définit<sup>2</sup>. S'il n'y a plus de grand récit, cela va aussi pour la psychanalyse. Le psychanalyste n'est plus situé dans un grand récit tel que celui qui le portait dans les années 70 par exemple. Il n'est plus pris dans un champ culturel attracteur<sup>3</sup>. Ce n'est peut-être pas plus mal. Mais quelles en seraient alors les conséquences pour la cure ? Quelles conséquences de ce nouveau statut du psychanalyste qui, auparavant, devait travailler à défaire quelque chose pour passer de la position du maître ou du Grand Autre à celle d'objet cause du désir, noué au sujet dans le fantasme. S'il devait défaire quelque chose pour aller vers une destitution, aujourd'hui on pourrait dire qu'il est destitué d'emblée. Cela implique un autre maniement d'un transfert qui n'est pas préétabli, où le malentendu est tout de suite en jeu, rejoignant le malentendu fondamental, qui est celui du fait que les humains naissent malentendus, version lacanienne du traumatisme de la naissance<sup>4</sup>, le traumatisme qui se joue du fait de l'entrée dans la langue. On pourrait dire que ce traumatisme se retrouve de façon nouvelle chez des sujets postmodernes, désemparés, lorsqu'ils rencontrent dans l'analyse, d'une façon inattendue, sans pré-transfert, les enjeux de la parole et de ses limites.

Un autre point clinique abordé a été celui de la nécessité aujourd'hui de construire le symptôme, comme un travail préalable à tout traitement analytique. A une autre époque, celle qui précède le débousolement actuel, les sujets venaient chez l'analyste avec le poids de leurs symptômes, de leurs phobies, de leurs obsessions. Il fallait construire sur cette base une demande pour aller au-delà de la jouissance du symptôme afin que celui-ci puisse se défaire et libérer le sujet de son poids. Aujourd'hui, il semblerait au contraire qu'il faut d'abord travailler à construire le symptôme, avant même toute construction d'une demande. Cela nous a conduit à évoquer deux versions du symptôme en jeu dans les cas présentés : d'une part le versant classique de la jouissance du symptôme et d'autre part le symptôme comme coupure par rapport à la jouissance. Un symptôme à construire, un symptôme qui fasse coupure plutôt que message. Il s'agit de donner ce statut paradoxal de coupure au symptôme pour certains sujets envahis par l'angoisse, par exemple ceux qui viennent consulter aux prises avec des crises de panique qui sont pour eux hors sens, hors histoire, sans déclenchement et finalement sans récit : comment face à ce non sens de l'angoisse pure qui s'impose à eux trouver l'appui d'un symptôme, construire ce petit récit qu'est le symptôme.

De permettre au sujet l'appui d'un symptôme est aussi important face à la prévalence des systèmes de jouissance : des systèmes de jouissance qui impliquent un objet plus de jouir qui vient boucher le trou de l'angoisse. Une solution qui pourrait se révéler être d'abord un piège, en allant jusqu'aux

1 Jacques-Alain Miller, Une fantaisie, Mental, 15, 2005, 9-27

2 Jean-François Lyotard, la condition post-moderne, Minuit, Paris, 1979

3 Pour rester dans le thème des métamorphoses dans la culture, et pour reprendre les trois ordres des sociétés indo-européennes tels que repérés par Dumézil en son temps, on pourrait dire qu'il n'est pas du côté de Mars ou Jupiter mais qu'il a plutôt rejoint la position de Quirinus, celui qui cultive la terre, pour la faire fructifier.

4 Jacques Lacan, Le malentendu (1980), Ornicar, 22/23, 1981, 11-14

comportements addictifs, si fréquents aujourd'hui. L'addiction, avec ou sans substance, c'est une compulsion de répétition hors sens, mettant en jeu des cycles de répétitions qui ne s'additionnent pas<sup>5</sup> - une jouissance qui se répète sans s'additionner. On peut aussi retrouver ce même type d'impasse avec des systèmes de jouissance mettant en jeu l'idéal, selon une injonction surmoïque de jouir selon un idéal addictif, une tyrannie du jouir de tout, tout le temps, tout de suite. C'est ce que mettent aussi en jeu des dispositifs aliénants<sup>6</sup> propres aux gadgets contemporains, comme les téléphones portables qui tordent les corps autour d'eux, dont les fonctions de plus en plus multiples appareillent les corps, dans un foisonnement de prothèses non repérées comme telles.

Comment dans la conduite de la cure aller à contre-courant de ces systèmes de jouissance contraignants, déssubjectivants, universalisants - qui procèdent d'un objet pris comme plus de jouir, ou d'un dispositif aliénant, ou encore d'un idéal tyrannique - pour retrouver le petit détail qui fait le propre de chaque sujet, au un par un ? Un tel projet nécessite d'aller contre le discours commun, y compris, pourquoi pas, celui de la diabolisation de la crise du symbolique.

Le psychanalyste n'a pas à être un musée des restes vacillants du symbolique, elle n'est pas là comme musée du Nom du Père, de la métaphore paternelle, avec le psychanalyste comme conservateur, conservateur de l'ordre symbolique.

Il s'agit plutôt de sortir de ces universaux, pour retrouver les bricolages de chaque sujet, pour les permettre, pour les faciliter : ouvrir la voie à l'invention du sujet, en créer les conditions, sans proposer quoi que ce soit, afin que chacun puisse constituer sa propre solution, sa réponse, fondamentalement imprédictible, surprenante. Cette réponse ne peut finalement que s'appuyer sur l'impasse pour ouvrir le champ des possibles - quelque soit l'impasse qu'on repère, y compris celles des excès d'une jouissance contraignante. Il s'agit de donner à cette impasse, à cet impossible, un autre destin, au-delà de la crise du symbolique. Pour ouvrir cette voie, le travail du psychanalyste se doit d'être créatif, sans a priori, suffisamment libre pour transformer l'impasse, y compris celle du symbolique, en une solution dont seul le sujet peut décider.

---

5 Pour reprendre l'excellente expression très éclairante de Jacques-Alain Miller dans son cours du 23 mars 2011.

6 Voir à ce propos l'excellent texte de Giorgio Agamben, *Les dispositifs*, Payot, Rivages, Paris, 2009.